Philosophia Scientiæ

Travaux d'histoire et de philosophie des sciences

20-3 | 2016

Le scepticisme selon Jules Vuillemin

Comment le scepticisme est devenu un système. La classification de Jules Vuillemin et ses transformations

How Scepticism Became a System. The classification of Jules Vuillemin and its transformations

Baptiste Mèlès

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/philosophiascientiae/1204>

DOI : 10.4000/philosophiascientiae.1204

ISSN : 1775-4283

Éditeur

Éditions Kimé

Édition imprimée

Date de publication : 8 novembre 2016

Pagination : 91-107

ISBN : 978-2-84174-772-6

ISSN : 1281-2463

Référence électronique

Baptiste Mèlès, « Comment le scepticisme est devenu un système. La classification de Jules Vuillemin et ses transformations », *Philosophia Scientiæ* [En ligne], 20-3 | 2016, mis en ligne le 08 novembre 2019, consulté le 31 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/philosophiascientiae/1204> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/philosophiascientiae.1204>

Tous droits réservés

Comment le scepticisme est devenu un système. La classification de Jules Vuillemin et ses transformations

*Baptiste Mèlès**

Laboratoire d'Histoire des Sciences et de Philosophie,
Archives H.-Poincaré, Université de Lorraine,
CNRS, Nancy (France)

Résumé : Dans un texte inédit de 1979, Jules Vuillemin envoie au philosophe et logicien finnois Georg Henrik von Wright une liste des solutions à l'argument Dominateur. De cette liste, comme de tous les textes de Vuillemin antérieurs aux ouvrages classificatoires des années 1980, le scepticisme est absent. Comment une telle absence peut-elle ne pas passer pour un manque ? La raison est à trouver dans une conception thétique des systèmes philosophiques, qui longtemps accompagna chez Vuillemin la formulation logique des conflits métaphysiques. Ce n'est qu'en renonçant dans les années 1980 à l'outil de démonstration de thèses qu'est la logique modale du premier ordre, au profit d'une analyse des attitudes linguistiques comme langage sous-jacent à sa classification, que Vuillemin put ouvrir au scepticisme les portes de sa classification synthétique, aux côtés des systèmes assertifs ou « thétiques » que sont le réalisme, le conceptualisme, le nominalisme et l'intuitionnisme.

Abstract: In an unpublished text dated 1979, Jules Vuillemin sent the Finnish philosopher and logician Georg Henrik von Wright a list of solutions to the Master Argument. Scepticism was absent from this list as was the case in all Vuillemin's texts before his 1980s classificatory books. How could such an absence not be considered as a lack? The reason can be found in a thetic conception of philosophical systems which was accompanied in Jules Vuillemin's work by a logical formulation of philosophical conflicts. In the 1980s, Vuillemin gave up first-order modal logic—a demonstration tool for theses—and adopted the analysis of linguistic attitudes as an underlying language for his classification. He thereby stopped restricting the notion of the

*L'auteur remercie les éditeurs du présent numéro, Lorenzo Corti et Joseph Vidal-Rosset, ainsi que le lecteur anonyme, pour leurs précieuses remarques.

system to assertive or “thetic” systems—realism, conceptualism, nominalism and intuitionism—thus opening the doors of his classification to scepticism.

1 Le scepticisme comme système minimal

Sous-titré « L’aporie de Diodore et les systèmes philosophiques », l’ouvrage de Jules Vuillemin *Nécessité ou contingence*, publié en 1984, engendre de deux façons successives la liste des systèmes philosophiques : selon la méthode analytique puis selon la méthode synthétique [Vuillemin 1984b].

Adoptant la méthode analytique dans les trois premières parties du livre, Vuillemin expose les solutions proposées dans l’histoire de la philosophie à l’argument Dominateur de Diodore, que rapporte Épicète [Épicète 1962, II XIX]. Cet argument montre un conflit entre les trois propositions suivantes : « toute proposition vraie concernant le passé est nécessaire », « l’impossible ne suit pas logiquement du possible », « est possible ce qui n’est pas actuellement vrai et ne le sera pas ». L’incompatibilité de ces thèses contraint les philosophes à rejeter soit l’une d’elles, soit l’une des thèses implicites qui les rendent contradictoires : le Dominateur « donne une liste d’axiomes incompatibles et, par là, fixe un programme aux philosophes : résoudre la contradiction en niant l’un de ces axiomes, la difficulté consistant à justifier la négation d’un axiome qui paraissait évident » [Vuillemin 1984b, 8]. Ainsi, le fatalisme logique de Diodore Kronos revient à rejeter la troisième thèse ; Cléanthe utilise la thèse de l’éternel retour pour nier que toute proposition portant sur le passé soit nécessaire ; niant que l’impossible ne suive pas logiquement du possible, Chrysippe fait de la liberté un élément du destin. Tels sont les systèmes de la nécessité. D’autres philosophes ont défendu des systèmes de la contingence en niant des « prémisses logiques implicites » [Vuillemin 1984b, 149] du Dominateur : Aristote rejette la bivalence, Épicure le tiers-exclu, Carnéade le principe de correspondance entre le vrai et le réel, Platon le principe de nécessité conditionnelle, selon lequel « ce qui est ne peut pas ne pas être pendant qu’il est » [Vuillemin 1984b, 7]. L’emploi par Vuillemin de la méthode analytique, parcours monographique des solutions proposées dans l’histoire de la philosophie à l’argument Dominateur, nous permet alors de constater, pour ainsi dire empiriquement, l’existence d’une solution sceptique au Dominateur, défendue par Carnéade et rapportée par Cicéron dans le *De Fato* [Cicéron 1962, IX–XVI]¹.

La méthode synthétique permet non seulement de retrouver, mais surtout de fonder, les résultats obtenus par la méthode analytique. Les diverses solutions dégagées par l’analyse incarnent en effet les grandes classes de systèmes

1. Sur l’interprétation par Vuillemin des arguments de Carnéade, nous renvoyons aux articles de Carlos Lévy (p. 71–90) et de Stéphane Marchand (p. 49–69) publiés dans le présent volume.

que Vuillemin reconstruit par la méthode synthétique dans la quatrième partie de *Nécessité ou contingence*. Vuillemin entreprend alors de « chercher les principes des modalités du nécessaire et du contingent dans la prédication dont la modalité est une modification » [Vuillemin 1984b, 12] : il construit une classification des formes de prédication, c'est-à-dire une typologie des rapports que le langage entretient avec le monde. Vuillemin distingue ainsi la *prédication pure*, qui, principalement illustrée par la phrase nominale, décrit des relations de subsomption entre prédicats valant indépendamment de la participation des entités sensibles ; la *prédication substantielle*, illustrée par l'usage du nom propre, qui pose comme points fixes les entités sensibles particulières et fait varier leurs prédicats ; la *prédication accidentelle*, qui, symétrique de la précédente, pose comme principe la permanence des concepts et fait varier leur attribution à des substances particulières ; la *prédication circonstancielle*, qui, s'appuyant sur les déictiques, situe l'événement décrit par rapport à l'événement énonciatif lui-même ; le *jugement de méthode*, qui décrit des procédés de construction comme ceux des démonstrations géométriques ; et le *jugement d'apparence*, qui décrit les phénomènes tels qu'ils apparaissent au locuteur.

Chacune de ces formes de prédication peut être érigée en principe d'une ontologie. Il existe donc, selon la méthode synthétique, six et seulement six classes de systèmes philosophiques. Le *réalisme* (Platon, Augustin, Anselme, Plotin) promeut la prédication pure : son ontologie est composée d'idées et de leurs subsomptions éternelles. Le *conceptualisme* (Aristote, Duns Scot, Thomas d'Aquin, Leibniz) s'appuie principalement sur la prédication accidentelle : il admet l'existence des concepts sans pour autant accepter que cette existence soit extérieure aux choses sensibles. Le *nominalisme des choses* (Leucippe, Démocrite, Spinoza) repose sur la prédication substantielle : il prend comme principe les seules substances sensibles et n'accorde aux concepts qu'un rôle second. Le *nominalisme des événements* (Héraclite, mégariques, stoïciens) emprunte son ontologie à la prédication circonstancielle : le monde n'est pas tant composé de choses sensibles particulières que d'événements, que l'on peut seulement situer les uns par rapport aux autres. Toutes ces classes de systèmes sont « dogmatiques » car elles prétendent permettre une connaissance des choses en soi. Les deux dernières classes sont celles des « systèmes de l'examen », où l'on ne prétend rien décrire qui dépasse notre activité subjective. L'*intuitionnisme* (Épicure, Descartes, Kant) est ainsi la classe de systèmes qui érige le jugement de méthode en paradigme de toute connaissance : on ne peut connaître que les objets qu'on peut construire. Enfin, le *scepticisme* (Carnéade, Buridan, Hume) est la classe de systèmes qui n'effectue de prédication qu'en l'attendant par une copule d'apparence telle que « il semble que ». Vuillemin construit ainsi, non *ex datis* mais *ex principiis*, un concept de scepticisme sous lequel il regroupera les pensées de Pyrrhon, de Carnéade et de Hume. Le scepticisme est donc plus qu'une catégorie historique élaborée sur la base de témoignages contingents : il reçoit de la classification des formes de prédication une place de plein droit dans la classification des systèmes philosophiques.

Cette place de plein droit est même en un certain sens privilégiée. On peut en effet voir la classification de Vuillemin comme un tableau cubique engendré par la combinaison de trois critères, dont chacun consiste en l'acceptation ou le refus d'un mode d'extension de nos connaissances [Mèlès 2015] : la possibilité d'une prédication pure (c'est-à-dire d'une connaissance des idées), la possibilité d'une connaissance *a priori*, la possibilité d'une connaissance des choses en soi. Posant ces trois principes à la fois, le réalisme est le système dont l'engagement est le plus fort ; dans son dernier manuscrit, *Être et choix, Éléments de philosophie réaliste*, Vuillemin reconnaît à ce système le maximum de « puissance² » [Vuillemin s.d., Préface]. Les autres systèmes rejettent tous au moins un de ces trois principes. Le conceptualisme accepte la possibilité d'une connaissance *a priori* et d'une connaissance des choses en soi, mais nie la possibilité d'une prédication pure. L'intuitionnisme, comme le conceptualisme, soutient la possibilité d'une connaissance *a priori*, mais nie la possibilité de connaître les choses en soi : on ne connaît que ce que l'on construit. Contrairement à ces trois systèmes, le nominalisme exclut la possibilité d'une connaissance *a priori* des choses, mais il ne renonce pas à tout engagement puisqu'il défend la possibilité d'une connaissance des choses en soi, même si cette connaissance n'est possible qu'*a posteriori*. Le scepticisme est plus radical encore puisqu'il rejette jusqu'à cette dernière forme d'engagement. À l'exact opposé du réalisme, dont il est le négatif, il est dans la classification de Jules Vuillemin le système minimal.

FIGURE 1 – Classification tabulaire des systèmes philosophiques.

Faces supérieure/inférieure : pureté/participation.

Faces de gauche/de droite : *a priori*/*a posteriori*.

Faces avant/arrière : dogmatisme/examen.

Dans *Nécessité ou contingence*, aussi bien l'analyse que la synthèse font du scepticisme une classe de systèmes à part entière, et plus précisément le système minimal, celui qui refuse toute forme d'engagement particulier. La clôture que doit précisément garantir la méthode synthétique ne semble pas permettre de penser qu'il pût en être autrement.

2. L'exploration de cet ouvrage dense et difficile est aujourd'hui considérablement facilitée par le commentaire ligne à ligne de David Thomasette [Thomasette 2015].

2 Une classification sans scepticisme

Le fonds Jules-Vuillemin conservé aux Archives Henri-Poincaré de Nancy³ comprend pourtant un texte qui ne manquera pas d'attirer l'attention des lecteurs assidus de *Nécessité ou contingence*, tout particulièrement s'ils s'intéressent à la place qu'occupe le scepticisme dans la classification des systèmes philosophiques.

Classé sous la cote 3.2, ce texte de 17 pages numérotées, rédigé en français, s'intitule « Un système de M. von Wright et les modalités aristotéliennes » [Vuillemin 1979b]. Le dossier ne contient pas le manuscrit original de Vuillemin mais deux versions dactylographiées successives, probablement tapées par une secrétaire du Collège de France ou par Catherine Fabre, assistante de Vuillemin au Collège de France d'octobre 1979 à la retraite du philosophe en 1990. La première version est annotée de corrections manuelles que la seconde a prises en compte. Entre les exemplaires des deux versions est intercalée une lettre dactylographiée de Jules Vuillemin au philosophe et logicien finnois Georg Henrik von Wright, rédigée en anglais, avec des corrections manuelles mineures. Datée du 21 novembre 1979, la lettre fait allusion à un courrier du 9 novembre dans lequel von Wright répondait à un courrier précédent de Vuillemin. Le dossier ne contient malheureusement pas ces textes.

Les indices dont nous disposons permettent néanmoins de conjecturer l'ordre des faits. Avant la publication de l'article « Diachronic and Synchronic Modalities⁴ » [Wright 1979] au cours de l'année 1979, von Wright l'envoie à Vuillemin. À cet « essai non publié » [Vuillemin 1979b, 1], Vuillemin répond par un texte qu'il résumera plus tard comme « un article dactylographié où j'essaie de donner quelques axiomes aristotéliens en utilisant systématiquement votre « Diachronic and Synchronic Modalities⁵ ». Von Wright aurait alors, dans un courrier perdu, émis trois objections notées A, B et C, que Vuillemin accepte pour l'essentiel et auxquelles il répond, hélas sans les reformuler explicitement, dans son courrier du 21 novembre. Vuillemin y mentionne également son propre article « L'argument dominateur » [Vuillemin 1979a], qu'il a pu envoyer à von Wright avant ou après réception de « Diachronic and Synchronic Modalities⁶ ». Malgré ses lacunes, cet ensemble de textes montre

3. À la demande de la famille du philosophe, le fonds Jules-Vuillemin peut être consulté aux Archives Henri-Poincaré de Nancy par tout scientifique justifiant de son intérêt.

4. Dans l'introduction de *Truth, Knowledge, and Modality*, von Wright rappelle ce que son travail doit à « Anscombe, Hintikka, Prior et Jules Vuillemin, pour n'en citer que quelques-uns » [Wright 1984, vii].

5. Lettre de J. Vuillemin à G. H. von Wright, 21 novembre 1979, p. 2.

6. Cet article est repris presque textuellement, à quelques modifications près, dans *Nécessité ou contingence*, dont il devient le chapitre 2. L'une des rares modifications est précisément l'ajout, p. 17–18, de deux paragraphes consacrés à l'article de von Wright : Vuillemin y vante l'habileté de la formalisation mais reproche à son

que les deux auteurs ont échangé sur les modalités aristotéliennes à l'occasion d'une discussion sur la formalisation de l'argument Dominateur.

Décrivons la structure argumentative du texte envoyé à von Wright. La première section, intitulée « Le système W », décrit le système de modalités temporelles de von Wright. Dans ce système, un indice temporel permet de dater la modalité et un autre l'événement atomique sur lequel elle porte en dernière instance⁷. Une modalité est *synchronique* si les deux indices temporels coïncident, *diachronique* dans le cas contraire. Von Wright distingue deux sortes de possibilité synchronique. La possibilité synchronique est *faible* s'il existe au moins un instant strictement antérieur à l'événement considéré, pendant lequel il est possible qu'il advienne en son temps ; la possibilité synchronique est *forte* si en tout instant strictement antérieur à l'événement considéré, il est possible qu'il advienne en son temps.

Vuillemin propose dans une deuxième section d'« accommoder le système de M. von Wright à la représentation des modalités aristotéliennes ». Que l'on entende la nécessité en un sens fort ou faible, l'axiome aristotélien de la nécessité conditionnelle réfuterait l'existence de contingents absolus, qu'Aristote prétend précisément défendre. Il faut donc, conclut Vuillemin, poser une autre conception de la modalité, d'une part en reconnaissant plusieurs types de modalités diachroniques, de l'autre en faisant porter les modalités sur des propriétés et non seulement sur des événements. Vuillemin peut ainsi distinguer non plus deux, mais six modalités principales chez Aristote : 1. celle des mobiles éternels (ou « sempiternels »), qui permet d'exprimer les mouvements du ciel ; 2. « la nécessitation antécédente d'un événement en lui-même éphémère », qui correspond à la nécessité forte de von Wright et caractérise par exemple les éclipses astronomiques ; 3. la « disposition essentielle mais dont l'existence dépend de l'existence contingente d'une substance » : l'existence de Fabius est contingente, mais s'il existe, il est nécessairement mortel ; 4. la « nécessité d'une disposition essentielle manifestée au cours du temps », comme la nécessité qu'un homme âgé ait possédé des dents étant jeune ; 5. la « nécessité synchronique au point final d'une évolution toute diachronique », qui rejoint la nécessité faible de von Wright ; 6. la nécessité conditionnelle, selon laquelle il est nécessaire qu'une chose soit pendant qu'elle est. Ce système permettrait de décrire les modalités aristotéliennes plus finement que celui de von Wright.

Une fois posé le système des modalités aristotéliennes, Vuillemin propose dans une troisième et dernière section de reconstruire « une genèse possible de

auteur d'avoir balayé trop hâtivement la tradition en concluant à l'invalidité du Dominateur.

7. Vuillemin affirmait déjà dans l'article de 1979 « L'argument dominateur » que l'indice temporel ne devait affecter que les propositions atomiques : « si la modalité porte sur un rapport logique (implication, conjonction, etc.) entre deux propositions, ne pas l'affecter d'un indice temporel ; si elle porte sur une proposition singulière, l'affecter d'un indice temporel propre » [Vuillemin 1979a, 252]. La consigne est reprise textuellement dans *Nécessité ou contingence* [Vuillemin 1984b, 50]. Vuillemin y fait allusion p. 1 de son courrier du 21 novembre à von Wright.

la négation aristotélicienne du principe de bivalence et des autres conceptions grecques de la modalité ». Soit un ensemble d'axiomes : nécessité hypothétique, nécessité du passé, continuité du temps, principe de bivalence, axiome de nécessitation ; que l'on adopte la conception synchronique ou diachronique des modalités du système W, on tombe sur une contradiction ; on ne peut donc adopter tous ces principes à la fois.

Pour « sortir d'embarras », plusieurs solutions s'offrent à nous. On peut, comme Épicure, nier le tiers exclu, à la manière de la logique intuitionniste ; on peut, avec Chrysippe, refuser la définition croisée des modalités, ce qui permet de nier une certaine interprétation de la deuxième prémisse du Dominateur, « l'impossible ne suit pas logiquement du possible », non pas en contestant que le nécessaire suive logiquement du nécessaire mais en niant que le possible suive logiquement du possible et de lui seul [Vuillemin 1984b, 129, 134] ; on peut, avec Platon et Duns Scot, refuser la nécessité conditionnelle ; avec Aristote, refuser la bivalence ; avec Cléanthe, théoricien de l'éternel retour, refuser la première prémisse du Dominateur, selon laquelle « toute proposition vraie concernant le passé est nécessaire » ; on peut enfin, en supposant comme Diodore le temps discontinu, renoncer à la troisième prémisse du Dominateur, selon laquelle « est possible ce qui n'est pas actuellement vrai et ne le sera pas ».

La liste de ces solutions permet, par comparaison, de dresser dans une note finale « une liste (incomplète) des axiomes du système d'Aristote », qui comprend, outre « un axiome assez faible » exprimant les conséquences diachroniques de la modalité synchronique propre aux mouvements célestes⁸, les axiomes moins triviaux que sont le tiers exclu, la définition croisée des modalités, la continuité du temps, la nécessitation, la nécessité conditionnelle, l'ordre linéaire du temps, l'invalidité de la bivalence et la deuxième prémisse du Dominateur. L'éventail des solutions au Dominateur sert ainsi de levier pour formaliser la conception aristotélicienne des modalités, comme se le proposait Vuillemin dans ce texte.

Un lecteur de *Nécessité ou contingence* reconnaîtra sans doute ici, par mouvement rétrograde du vrai, une « première ébauche » ou un « brouillon » de ce qui deviendra cinq ans plus tard l'un des grands livres de Vuillemin. Mais en observant de plus près le manuscrit que nous venons de décrire, il sera peut-être plus surpris encore de constater une absence. Si l'on reconnaît sans peine l'option réaliste de Platon, l'option conceptualiste d'Aristote, les différentes options nominalistes des stoïciens et l'option intuitionniste d'Épicure, que dire de l'option sceptique de Carnéade, que Vuillemin « ajoute » à celles-ci dans *Nécessité ou contingence* [Vuillemin 1984b, chap. 8] ?

La seule idée d'« ajout » devrait précisément susciter un malaise. Si Vuillemin a tant soit peu suivi ses propres préconisations, le système qu'il a élaboré avec sa classification des systèmes philosophiques ne peut avoir crû par simple agrégation. La pratique archivistique ne peut à elle seule justifier

8. Cet axiome sera décrit dans *Nécessité ou contingence*, sous le nom d'« expansion diachronique de la nécessité » [Vuillemin 1984b, 39].

le recours à la génétique. En matière classificatoire moins encore qu'ailleurs, il n'existe d'états intermédiaires. Comment est-il donc possible, non pas que le scepticisme « manque » dans cette classification des solutions au Dominateur, mais précisément que son absence puisse ne pas passer pour un manque ?

Le malheur veut que Vuillemin ait repoussé à sa prochaine rencontre avec von Wright les détails d'une discussion dont il eût été précieux pour nous de conserver la trace :

Je n'ai accepté la proposition de la radio française que parce qu'ils m'ont soutenu que vous aviez accepté! Mais je considère pour une fois leur mensonge comme une *felix culpa*, puisqu'il me donnera l'occasion d'avoir des discussions personnelles avec vous sur le point C (qui me semble être implicite dans la discussion par Carnéade de l'Argument Dominateur tel que le rapporte le *De Fato* de Cicéron) et sur le satané chapitre IX du *De Interpretatione*⁹.

Les documents faisant défaut, il nous incombe de conjecturer les raisons de cette absence.

3 Le scepticisme comme système non thétique

Le scepticisme n'est pas seulement chez Vuillemin le système minimal : il est aussi le seul à refuser le caractère thétique de la philosophie. Cette particularité trouve sa raison d'être dans la forme de prédication même sur laquelle il s'appuie : le jugement d'apparence.

Les deux grands ouvrages classificatoires de Jules Vuillemin, *Nécessité ou contingence* [Vuillemin 1984b] dans sa partie synthétique et *What Are Philosophical Systems ?* [Vuillemin 1986], caractérisent comme seuls systèmes authentiques ceux qui s'appuient sur une ontologie non composite. Il leur faut pour cela privilégier une et une seule des formes de prédication, c'est-à-dire des structures fondamentales au moyen desquelles le langage rend compte du monde perçu. C'est dans ce cadre que Vuillemin décrit la spécificité des jugements d'apparence.

Vuillemin distingue deux fonctions du verbe indo-européen : l'une assure « l'unité syntactique entre universel et particulier », c'est-à-dire subsume le sujet sous le prédicat, ce que l'on peut représenter en s'inspirant du formalisme fregéen par la notation

$$\text{———} P(a)$$

9. Lettre de J. Vuillemin à G. H. von Wright, 21 novembre 1979, p. 3.

et l'autre la « fonction sémantique d'assertion » [Vuillemin 1984a, 23] [Vuillemin 1986, 79], qui pose comme vraie l'unité syntactique ainsi constituée, et qui dans le formalisme de la *Begriffsschrift* correspond à la notation

$$\vdash P(a)$$

qui dans le formalisme dominant en théorie de la démonstration deviendra le signe « $\vdash$ ». Par ces deux fonctions, le verbe a pour rôle à la fois d'articuler le sujet au prédicat et de poser cette articulation comme vraie. Dans les propositions ordinaires, le verbe assume indissociablement ces deux fonctions. Aussi les propositions sont-elles spontanément dogmatiques : qu'elles portent sur le monde intelligible ou sur le monde sensible, elles se prononcent toujours sur le monde en soi. Vuillemin appelle « série indicative » l'ensemble des formes de propositions.

Les « jugements », à l'inverse, sont des assertions qui inhibent au moins l'une de ces deux fonctions ; Vuillemin les rassemble en une « série réflexive », qui comprend deux cas. D'abord, les « jugements de méthode » font varier la fonction d'unité syntactique tout en maintenant la force assertive de l'énoncé. La subsumption du particulier sous l'universel se trouve alors, non plus projetée sur le monde en soi, mais déléguée à la seule « action de la subjectivité », c'est-à-dire à ce que le sujet peut construire. Viennent ensuite les « jugements d'apparence », qui préservent quant à eux l'unité syntactique – qu'elle soit conçue comme réalisée objectivement ou comme le produit d'une activité subjective – mais cèdent sur la vigueur de l'assertion.

La combinatoire des fonctions du verbe indo-européen peut ainsi être résumée en un tableau.

		Fonction syntactique	
		+	–
Fonction d'assertion	+	série indicative	jugement de méthode
	–	jugement d'apparence	

Comme on le voit, le jugement d'apparence possède un statut qui le distingue de toutes les autres formes de prédication, y compris les jugements de méthode. C'est qu'elle substitue à la copule ordinaire, le verbe « être » que présuppose la fonction sémantique d'assertion, une « copule d'apparence » [Vuillemin 1984b, 283] comme « paraître » et « sembler ».

Ériger cette forme de prédication en principe d'un système philosophique, c'est du même coup rejeter une « prémisses tacite » [Vuillemin 1984b, 402] commune à toutes les autres classes de systèmes : la correspondance du vrai et du réel. C'est poser « un abîme entre l'en-soi de la vérité et l'acte de notre appréhension » [Vuillemin 1984b, 236], autrement dit remettre en question le signe de thèse même (« $\vdash$ ») qui accompagne nos assertions en tant que telles. Seul de tous les systèmes, le scepticisme remet en cause le caractère thétique des énoncés philosophiques.

Le caractère non thétique du scepticisme peut expliquer sa relative absence *en tant que système* dans la pensée de Jules Vuillemin avant les ouvrages classificatoires des années 1980. L'article « Une morale est-elle compatible avec le scepticisme ? » est en effet publié en 1985 et les articles proposant une interprétation sceptique de Rawls¹⁰ en 1987–1988.

Le fait qu'aucun auteur sceptique – Pyrrhon, Carnéade, Buridan ou Hume – n'ait fait l'objet d'un article ou d'un livre monographique de Vuillemin avant le milieu des années 1980 contraste manifestement avec la forte représentation, dans son œuvre, du réalisme de Platon, d'Anselme et de Russell, du conceptualisme d'Aristote, du nominalisme des stoïciens et de Goodman, de l'intuitionnisme de Descartes et de Kant. Même Hume, de loin le plus cité parmi les auteurs que Vuillemin considère comme « sceptiques », n'est évoqué que marginalement : il l'est dans la *Philosophie de l'algèbre* comme adversaire de l'abstraction au même titre que Berkeley [Vuillemin 1962, 323], dans *De la logique à la théologie* comme pourfendeur de l'argument cosmologique au même titre que Kant [Vuillemin 1967, 232], dans l'article « Kant aujourd'hui » (1974) comme faux ancêtre des positivistes [Vuillemin 1976, 26]. La notion même de scepticisme n'apparaît que par allusions : la preuve ontologique de Descartes s'expose aux doutes des sceptiques quant au principe de correspondance [Vuillemin 1962, 28], Kant renvoie dos à dos dogmatiques et sceptiques [Vuillemin 1962, 103], geste que l'on doit reconduire contre le dogmatisme phénoménologique [Vuillemin 1962, 504–505]. Cité localement pour ses arguments, le scepticisme ne fait l'objet d'une reconstruction à part entière ni sur le mode de l'analyse ni sur celui de la synthèse.

C'est qu'il ne semble pas avoir été considéré avant les années 1980 comme une authentique classe de « systèmes ». Si Hume est cité en introduction et en conclusion du *Dieu d'Anselme* pour avoir dénoncé l'argument ontologique [Vuillemin 1971, 5–7, 142], Vuillemin ne consacre pas à son scepticisme, comme à l'intuitionnisme de Kant, une partie entière de l'analyse. Et dans la conclusion du même ouvrage, reprenant de façon synoptique les types de point de vue abordés de façon analytique au fil de l'ouvrage, Vuillemin ne distingue que quatre classes : le réalisme, qui quantifie sur les ensembles au point d'accepter, dans ses variantes les plus extrêmes, l'imprédictivité ; le conceptualisme, qui quantifie sur les ensembles mais refuse l'imprédictivité ; le nominalisme, qui refuse toute quantification sur les ensembles ; et l'intuitionnisme, selon qui l'existence ne peut être tirée que d'une donnée empirique ou d'une construction intuitive [Vuillemin 1971, 52, 133–138]¹¹. Le sceptique apparaît ainsi comme un adversaire récurrent des bâtisseurs de systèmes et non comme le constructeur d'un système rival.

10. Pour une analyse détaillée des arguments de ce texte, voir l'article de Joseph Vidal-Rosset publié dans le présent volume (p. 109–123).

11. Joseph Vidal-Rosset a également proposé l'usage de critères logiques pour classer les systèmes dogmatiques [Vidal-Rosset 1996, 242–245].

Cette figure du sceptique se comprend aisément par une conception théorique des systèmes, en vertu de laquelle on attend d'un système qu'il soit assertif, c'est-à-dire qu'il prétende poser une vérité. Tel est le cas non seulement des philosophes « dogmatiques » au sens restreint défini par Vuillemin, mais également des intuitionnistes comme Épicure – qui ne sont pas moins « dogmatiques » dans le sens large que les sceptiques de l'Antiquité donnent à ce terme. Selon cette conception, les sceptiques sont tout au plus des philosophes à arguments mais en aucun cas des philosophes à système ; car si construire un système consiste à unifier le divers sous un principe, ceux qui font profession de condamner l'arbitraire de tout principe s'excluent d'eux-mêmes de cette communauté. Vuillemin rejoint en ceci Charles Renouvier, qui dans son *Esquisse d'une classification systématique des doctrines philosophiques* reprochait à Cousin d'avoir classé le scepticisme parmi ses quatre classes de systèmes philosophiques et d'avoir ainsi « confon[du] [...] le fait d'un état de l'esprit, état plus ou moins répandu parmi les hommes cultivés d'une époque et d'une contrée, avec une doctrine toute particulière, dont le domaine est très distinct et circonscrit » [Renouvier 1885-1886, t. 2, 145].

Cette conception théorique des systèmes, que Vuillemin semble avoir adoptée jusqu'à la fin des années 1970, est solidaire chez lui d'un recours à la logique non seulement comme langage privilégié mais également comme outil de démonstration de *thèses*. Non que la logique ait joué pour Vuillemin le rôle d'une méthode contraignante, comme l'a bien souligné Élisabeth Schwartz : « la préférence marquée de Vuillemin pour les méthodes logiques, plutôt que phénoménologiques, pour la philosophie, [...] laissait [...] entière à ses yeux la question de la philosophie qui les emploie » [Schwartz 2007, 117]. Mais au moins à partir des *Cinq études sur Aristote* [Vuillemin 1967] et jusqu'à l'*Anselme* [Vuillemin 1971], elle a servi à Vuillemin de langage descriptif privilégié pour l'analyse comme pour la synthèse. *Le Dieu d'Anselme*, on l'a vu, utilisait les concepts de la théorie des ensembles et de la logique – l'imprédictivité et la quantification sur les ensembles – pour différencier les classes de systèmes. De même que le choix d'axiomatiques logiques et mathématiques détermine les connaissances que l'on peut obtenir en mathématiques, le choix de moyens de preuves détermine les vérités qu'un philosophe peut prétendre dégager positivement : selon la *Leçon inaugurale* de Jules Vuillemin au Collège de France, « pour juger de la validité d'une preuve, [une saine critique] tiendra compte non seulement des éléments qu'elle met en jeu, mais des structures qui tiennent un peu dans ce domaine le rôle d'une Théorie de la démonstration » [Vuillemin 1963, 26]. Si la mission de l'analyse structurale est d'imiter en philosophie le rôle que joue en mathématiques la théorie de la démonstration, à savoir examiner les règles logiques et les axiomes qui permettent de poser une thèse en tant que telle à l'aide du signe d'assertion « $\vdash$ », alors on comprend à la fois que Vuillemin ait défendu une conception théorique des systèmes et qu'il ait cherché à exprimer leurs variations en termes logiques. La logique comme langage favorisait le recours à la logique comme outil démonstratif où le caractère théorique des énoncés est un présupposé.

4 Des assertions aux attitudes linguistiques

Mais le langage de la logique du premier ordre manque de finesse ontologique. Entre autres défauts, il ne permet pas de décrire adéquatement la particularité du réalisme. « Porté à ses conséquences extrêmes » ou « considéré sans restriction » [Vuillemin 1971, 9, 140], celui-ci peut accepter l'imprédictivité et mener à des antinomies, mais comme la théorie des ensembles il peut s'amender en limitant l'usage du principe d'abstraction. L'imprédictivité est « caractéristique du réalisme » [Vuillemin 1971, 138] dans la mesure où seuls des réalistes la tolèrent, mais rien ne garantit qu'ils l'admettent unanimement. Le critère ensembliste est donc suffisant mais non nécessaire.

Plus encore, le langage de la logique du premier ordre ne permet pas de décrire adéquatement la subsumption directe des idées qui définit le réalisme. Traduire la phrase « l'humilité est une vertu » par l'énoncé

$$\forall x(Hx \rightarrow Vx)$$

revient à présupposer que la subsumption passe par une revue exhaustive des individus humbles, alors que pour un réaliste les individus ne sont concernés que secondairement, par leur participation aux idées subsumées, et que la subsumption garde non seulement sa validité logique, mais également sa pertinence philosophique, jusque dans l'hypothèse où il n'existe aucun individu humble [Vuillemin 1986, 50].

La logique ne peut donc être le langage privilégié pour bâtir une classification des options ontologiques. On aurait évidemment tort de négliger ses atouts en tant qu'outil d'analyse :

Ceux qu'un légitime attachement à l'indispensable méthode historique écarte de ces considérations logiques se privent arbitrairement d'un moyen d'analyse. [Vuillemin 1984b, 10]

Mais c'est un outil insuffisant pour qui s'interroge sur la « raison d'être » des objets ainsi analysés, c'est-à-dire cherche à passer du fait au droit :

Rien n'assure [...] qu'une telle recherche, conforme aux principes de l'analyse des systèmes aidée de l'analyse logique, suffise à donner la raison d'être de la contradiction produite par le Dominateur non plus qu'à assurer une classification rationnelle des solutions. [...] On a donc dû chercher les principes de la modalité du nécessaire et du contingent dans la prédication dont la modalité est une modification et, plus particulièrement, une modification sujette à une vue systématique et philosophique. [Vuillemin 1984b, 11–12 ; voir également 273–275]

Ainsi est-ce dans le langage ordinairement utilisé pour décrire le monde – les formes de prédication – que Vuillemin trouve un avantageux substitut au

langage logique. Il permet par exemple de rendre compte avec finesse de la prédication pure, caractéristique du réalisme, en montrant qu'elle trouve son expression privilégiée dans la phrase nominale indo-européenne. En faisant l'économie du verbe « être » et de toutes ses déterminations contingentes – « nombre, temps, personne, aspect, mode » [Vuillemin 1984b, 318] – cette structure grammaticale permet d'exprimer directement les subsumptions d'idées : *humilitas virtus*. Plus générales que le langage de la logique du premier ordre, les structures de la prédication permettent de dériver l'ensemble des options logiques de l'ensemble des attitudes du locuteur à l'égard de ce qu'il décrit ; elles permettent ainsi de dépasser ce que le dénombrement analytique des prémisses de la démonstration d'incompatibilité a « d'apparent ou plutôt de superficiel » pour « remonter aux raisons véritablement *a priori* des choix » [Vuillemin 1984b, 273].

Parallèlement à ce changement du langage sous-jacent à la classification des ontologies selon la méthode synthétique est apparue une modalité du discours qui n'avait pas sa place dans la conception logico-thétique des systèmes. Le locuteur ne décrit pas toujours comme vrai l'état de chose qu'il observe ou construit : il arrive qu'il la confine dans une proposition complétive, la proposition principale portant désormais une simple « copule d'apparence ». Le langage de la logique modale du premier ordre – une logique modale aléthique et temporelle mais non épistémique – utilisé par Vuillemin dans *Le Dieu d'Anselme* comme dans le texte envoyé en 1979 à von Wright ne permettait pas de décrire ces attitudes. C'est seulement parce que Vuillemin a changé de langage sous-jacent à sa classification que la forme de prédication caractéristique du scepticisme, partant le scepticisme lui-même, a pu acquérir de droit la place dans la classification que pouvait de son côté suggérer l'analyse, la position de Carnéade pouvant être vue comme une réponse à part entière à l'argument Dominateur. Ainsi le scepticisme a-t-il pu devenir le « système » qu'il n'était pas jusque-là : non par addition extrinsèque, ce qui ne serait tolérable à la limite que dans un contexte analytique, mais par une modification interne de la notion de système et le changement du support de la classification.

Ce n'est qu'une fois le scepticisme admis comme système, analytiquement par l'examen des arguments de Carnéade, synthétiquement par le dénombrement complet des formes de prédication, que peuvent se poser les questions qui jusque-là n'avaient pas été négligées, mais n'avaient simplement pas lieu d'être. Construire positivement le système de ceux qui veulent rejeter tout système n'est plus un paradoxe : « lorsqu'il réfléchit son assertion et la modifie, [le locuteur] continue néanmoins à poser comme vraie cette réflexion et cette modification » [Vuillemin 1984a, 28]. Vuillemin force le sceptique à admettre que douter de quelque chose, c'est soutenir fermement que l'on en doute. L'œuvre posthume de Martial Gueroult montre que le maître de Vuillemin, s'étant posé le même problème, a proposé une solution analogue : la réalité que décrivent les doctrines philosophiques « résulte à chaque fois d'un *jugement thétique* », y compris lorsque, « dans le scepticisme, elles se contentent de découvrir comme

pure apparence la réalité couramment admise, sans pouvoir dire elles-mêmes ce qu'est et où est la réalité vraie, accroissant ainsi l'intelligibilité par la prise de conscience des incertitudes auxquelles donne lieu le prétendu "réel" » [Gueroult 1979, 102]. Malgré son caractère apparemment problématique, loin d'être un contre-exemple, le scepticisme n'est, pour Gueroult comme pour Vuillemin, qu'un cas particulier de doctrine thétique, fût-ce d'ordre supérieur.

Cette généralisation de la conception de système de l'assertion aux attitudes est ce qui justifie les dernières pages de *Nécessité ou contingence*, où Vuillemin, pour la première fois dans son œuvre, décrit les caractéristiques générales du scepticisme comme système : comme il l'a fait précédemment pour les classes de systèmes assertifs – réalisme, conceptualisme, nominalisme et intuitionnisme –, il décrit successivement sa logique, sa physique, sa métaphysique et sa morale [Vuillemin 1984b, 400–406]. En logique, la notion de nécessité disparaît au profit d'une simple croyance engendrée par l'habitude ; en physique, la nécessité naturelle est une notion à exclure ; en métaphysique, il nous est impossible ne serait-ce que de « former l'idée rationnelle d'un être nécessaire » [Vuillemin 1984b, 405] ; en morale, le sceptique s'abstient de toute notion métaphysique de liberté, notion qu'il est négativement tenté d'utiliser comme antidote au déterminisme mais qu'aucune expérience directe ne peut positivement attester. On voit que chacune de ces thèses est minimale en termes d'engagement, et que le scepticisme ainsi décrit se réduit à une série de réponses négatives. Mais une réponse négative reste une réponse, et Vuillemin ne pouvait pas se dérober à cet examen systématique une fois reconnu que le scepticisme, classe de systèmes à part entière, doit se prononcer à la fois sur les domaines logique, physique, métaphysique et moral. Des motivations combinatoires suffisent ainsi à imposer la question fondamentale de l'article de 1985, « Une morale est-elle compatible avec le scepticisme ? », à savoir

Est-il possible de choisir et de maintenir une ligne de conduite lorsqu'on suspend son jugement et que fait défaut le critère de vérité ? [Vuillemin 1985, 21]¹²

Plus que simplement possible, cette question était devenue nécessaire à partir du moment où Vuillemin avait reconnu comme trop étroite la restriction des systèmes philosophiques aux systèmes assertifs. Le scepticisme n'était plus l'absence de système mais simplement le système minimal : le refus de tout engagement particulier comptait désormais comme un engagement à part entière.

12. Pour une analyse détaillée de cet article, nous renvoyons aux textes de Lorenzo Corti (p. 9–27), Stéphane Marchand (p. 49–69) et Ugo Zilioli (p. 29–48) dans le présent volume.

5 Conclusion

L'absence du scepticisme en tant que système chez Jules Vuillemin jusqu'à la veille des grands textes classificatoires, comme l'atteste le texte envoyé à von Wright en 1979, ne tient pas à un simple oubli contingent ni au caractère transitoire de la constitution, partie par partie, de la classification : celle-ci ne peut être, en chacun des moments de son exposition synthétique, que complète. La raison en est bien plutôt une conception thétique des systèmes philosophiques, une restriction des systèmes philosophiques aux systèmes assertifs que sont le réalisme, le conceptualisme, le nominalisme et l'intuitionnisme, et que le scepticisme, conçu comme le degré zéro de l'engagement philosophique, refuse précisément d'être.

Cette conception thétique des systèmes était favorisée par le langage sous-jacent d'une logique modale temporelle du premier ordre : dans l'outil démonstratif qui l'accompagne naturellement, l'attitude thétique est un pré-supposé. Ce n'est qu'une fois ce langage abandonné au profit d'une analyse des structures du discours empirique – les formes de prédication – qu'une attitude discursive non thétique pouvait faire son apparition : le jugement d'apparence, support du scepticisme. Ainsi le scepticisme a-t-il pu devenir un « système ».

Nous tirerons plus généralement de ces analyses la conclusion méthodologique que l'archivistique ne nous condamne pas à la génétique. Avoir accès aux brouillons d'un philosophe ne nous décharge pas de la responsabilité du choix entre invoquer génétiquement les contingences d'un tâtonnement et essayer de dégager structurellement les conditions de possibilité d'une construction et des transformations auxquelles elle est soumise. Aucune circonstance extérieure ne saurait ainsi nous contraindre à accrédi-ter le mot rapporté par Hegel selon lequel « il n'y a pas de héros pour son valet de chambre » [Hegel 2006, 553 [616]].

Bibliographie

- CICÉRON [1962], Du destin, dans *Les Stoïciens*, édité par P.-M. Schuhl, Paris : Gallimard, *Tel*, t. 1.
- ÉPICTÈTE [1962], Entretiens, dans *Les Stoïciens*, édité par P.-M. Schuhl, Paris : Gallimard, *Tel*, t. 2, trad. É. Bréhier.
- GUEROULT, Martial [1979], *Dianoématique, livre II : Philosophie de l'histoire de la philosophie*, Paris : Aubier.
- HEGEL, Georg Wilhelm Friedrich [2006], *Phénoménologie de l'esprit*, Paris : Vrin, trad. B. Bourgeois.

- MÉLÈS, Baptiste [2015], La classification cubique des systèmes philosophiques par Jules Vuillemin, *Les Études philosophiques*, 1(112), 51–64.
- RENOUVIER, Charles [1885-1886], *Esquisse d'une classification systématique des doctrines philosophiques*, Paris : Bureau de la critique philosophique.
- SCHWARTZ, Élisabeth [2007], Le sens et la portée de l'idéalisme allemand dans la philosophie de Jules Vuillemin, *Revue d'Auvergne*, 585, 105–134.
- THOMASETTE, David [2015], *La Philosophie à l'âge de la science. Édition commentée d'un livre inachevé de Jules Vuillemin*, Thèse de doctorat, Université de Lorraine, sous la direction de G. Heinzmann et J. Vidal-Rosset.
- VIDAL-ROSSET, Joseph [1996], *Philosophies des mathématiques et systèmes philosophiques. Essai sur les classifications de William von Orman Quine et de Jules Vuillemin*, Thèse de doctorat, Université d'Aix-en-Provence, sous la direction d'É. Schwartz.
- VUILLEMIN, Jules [1962], *La Philosophie de l'algèbre. I. Recherches sur quelques concepts et méthodes de l'Algèbre moderne*, Épiméthée, Paris : P.U.F.
- [1963], *Leçon inaugurale, faite le mercredi 5 décembre 1962 par M. Jules Vuillemin, Professeur. Collège de France, Chaire de Philosophie de la connaissance*, Nogent-le-Rotrou : impr. Daupeley-Gouverneur.
- [1967], *De la Logique à la théologie. Cinq études sur Aristote*, Aristote-Traductions et études, Louvain-la-Neuve : Peeters, 2008.
- [1971], *Le Dieu d'Anselme et les apparences de la raison*, Paris : Aubier.
- [1976], Kant aujourd'hui, dans *Actes du Congrès d'Ottawa sur Kant dans les traditions anglo-américaine et continentale tenu du 10 au 14 octobre 1974*, Ottawa : Éditions de l'Université d'Ottawa, 17–35, réédité dans *L'Intuitionnisme kantien*, Paris, Vrin, 1994, 17–35.
- [1979a], L'argument Dominateur, *Revue de métaphysique et de morale*, 2, 225–257.
- [1979b], Un système de M. von Wright et les modalités aristotéliennes, *Archives Henri-Poincaré*, cote 3.2.
- [1984a], Les formes fondamentales de la prédication : un essai de classification, *Recherches sur la philosophie et le langage*, 4(4), 9–30.
- [1984b], *Nécessité ou contingence. L'aporie de Diodore et les systèmes philosophiques*, Le Sens commun, Paris : Minuit.
- [1985], Une morale est-elle compatible avec le scepticisme ?, *Philosophie*, 7, 21–51.

—— [1986], *What Are Philosophical Systems?*, Cambridge : Cambridge University Press.

—— [s.d.], *Être et choix. Éléments de philosophie réaliste*, Archives Henri-Poincaré.

WRIGHT, Georg Henrik von [1979], Diachronic and synchronic modalities, *Teorema*, 9, 231–245, Réimprimé sous une forme modifiée sous le titre « Diachronic and Synchronic Modality », dans [Wright 1984, 96–103].

—— [1984], *Truth, Knowledge, and Modality*, Oxford : Blackwell.